

**Ce qui reste de l'immanence.
L'organisation des médiations
et la gestion complexe de l'hétérogénéité**

Pierluigi BASSO FOSSALI



Colloque Albi Médiations Sémiotiques – Études

Collection Études

L'immanence en jeu

sous la direction de
Alessandro Zinna & Luisa Ruiz Moreno

Éditeur : CAMS/O
Direction : Alessandro Zinna
Rédaction : Christophe Paszkiewicz
Collection Études : L'immanence en jeu
1^{re} édition électronique : juillet-décembre 2019
ISBN 979-10-96436-03-3

Résumé. Aussi bien le *discours* que la *perception* semblent permettre une perspective épistémologique ancrée dans l'immanence des observations et la constitution d'un référent interne dans les configurations ; au contraire, la *gestion du sens* au cours des pratiques continue d'être une tentative de traduire les plans de l'immanence et de rendre compte des nombreuses valeurs prises à l'intérieur des configurations discursives de statut différent, et non seulement à l'intérieur des expériences sensibles déformées. Une *sémiotique des pratiques* semble alors réintroduire une transcendance des valeurs qui permettent l'élaboration et la négociation des identités culturelles. Plus encore : elle réassocie une confrontation à la pratique théorique grâce à l'hétérogénéité qui ne semble désormais plus être saturable au sein d'une intégration homogénéisatrice supérieure. Que se passe-t-il alors au niveau de l'immanence ? Peut-on traduire le problème de l'immanence dans la réunion entre un système et un environnement ?

Naturellement, il ne nous reste plus qu'à nous interroger sur la tradition même de la discipline ; les médiations sémiotiques, tiercéitaires et arbitraires, ne répondent plus désormais ni au terme *ab quo*, ni à celui *ad quem* d'une homogénéisation des valeurs, mais plutôt comme les opératrices d'histoire où la dialectique entre immanence et transcendance des identités est toujours un travail productif d'individualisation par rapport à une hétérogénéité de fond insoluble.

IMMANENCE, SÉMIOTIQUE, HÉTÉROGÉNÉITÉ

Pierluigi Basso Fossali est professeur en sciences du langage à l'Université Lumière Lyon-II. Membre du Laboratoire ICAR auprès de l'ENS de Lyon, il préside l'Association Française de Sémiotique. Il est l'un des fondateurs de la revue *Signata - Annales des Sémiotiques* et membre de son comité de direction. Il a notamment publié "La communication à l'épreuve du geste numérique", *MEI (Médiation et information)*, n° 47, 2019 (avec M. Colas-Blaise et M. G. Dondero) ; *L'appropriation: l'interprétation de l'altérité et l'inscription du soi*, Lambert-Lucas, 2018 (avec O. Le Guern) et *Vers une écologie sémiotique de la culture: Perception, gestion et appropriation du sens*, Lambert-Lucas, 2017.

Pour citer cet article :

Basso Fossali, Pierluigi, « Ce qui reste de l'immanence », in Zinna, A. et Ruiz Moreno, L. (éds 2019), *L'immanence en jeu*, Toulouse, éditions CAMS/O, collection Études, p. 293-322,

[En ligne]: <http://mediationsemiotiques.com/ce_imm_s3_19_basso-fossali>.

Ce qui reste de l'immanence. L'organisation des médiations et la gestion complexe de l'hétérogénéité *

Pierluigi BASSO FOSSALI
(Université Lumière Lyon 2 – ENS de Lyon)

1. Paradoxes de l'immanence et antinomies sémiotiques

1.1 Systèmes de médiation et identité

Le concept d'*immanence* a assumé un rôle central au sein du structuralisme car, d'une certaine manière, il a soudé un profil épistémologique spécifique à travers l'émancipation d'un objet d'étude, à savoir les médiations sémiotiques. Cependant, une fissure théorique s'est toujours propagée de manière souterraine. Elle a creusé un clivage entre d'une part, la revendication saussurienne d'une étude autonome de la langue, avec l'apport fondamental de la *déontologisation* des instances traitées par la sémiologie et, d'autre part, le postulat suivant lequel l'étude des *formes* linguistiques repérées dans les objets culturels pouvait saturer l'identité et la portée signifiante de ceux-ci. Si le premier geste – saussurien – a fondé un horizon disciplinaire, le deuxième apparaît en revanche comme un principe régulateur et méthodologique qui, bien qu'à juste titre avisé au départ, a payé par la suite le prix de certains réductionnismes. Il est par conséquent nécessaire de distinguer au préalable l'étude « immanente » des médiations sémiotiques – les langages – de l'étude « immanentiste » des textes.

Cette invitation à la prudence adressée à cette tradition de pensée, si anodine puisse-t-elle paraître, s'avère pourtant nécessaire. Du reste, la

* Traduction de Valeria De Luca et Santiago Guillén.

distinction ne recouvre pas l'opposition entre grammaires et textes, mais plutôt celle entre systèmes de médiations et systèmes identitaires. En effet, à bien regarder, cette distinction constitue un fondement paradoxal de la culture lorsqu'elle assume la *tiércéité* du médium linguistique d'un côté, en tant qu'affaiblissement de sa propre structure identitaire (une *tiércéité* « filtre »), et, de l'autre côté, en tant que facteur de reconfiguration des relations qui y sont impliquées (une fois opérée, la médiation est irréversible, si bien que l'affranchissement culturel s'effectue par un remplacement récursif des médiations). L'autonomie des formes de médiations paye le prix d'une vie « par procuration », celle des identités médiées et par là même, mises en relation entre elles. En résumant, le paradoxe est le suivant : ce qui est autonome – le médium – affirme faiblement sa propre identité, en se constituant comme un domaine de manifestation de l'altérité ; en revanche, ce qui revendique une altérité a une forme de vie nécessairement compénétrée (cf. Basso Fossali 2012). On voit bien ici ce qu'on pourrait nommer l'*antinomie de la raison sémiotique*.

1.2 *Plans d'immanence et gestion de l'hétérogénéité*

Il faut néanmoins remarquer que la médiation et l'affirmation identitaire ne sont que des rôles actanciels. Par conséquent, aucune entité culturelle ne semble être soumise à un destin unilatéral, et cela vaut aussi pour les entités linguistiques *stricto sensu* (cf. Basso Fossali 2014). Dès lors, le dépassement de la distinction opérée plus haut semblerait justifié, à l'instar de ce qu'a fait la sémiotique discursive lorsqu'elle a considéré l'immanence comme le plan descriptif unifié d'une *science reconstructive* (Habermas 1983). Celle-ci pourrait rétablir un *continuum* de la complexification de la signification, de la logique profonde des structures catégorielles et narratives (les grammaires) jusqu'au moindre détail figuratif textuel.

Le modèle discursif a en effet proposé une immanence générative – ou tout au plus « germinative » – des identités culturelles qui se disposeraient en éventail à partir d'une seule profondeur sémiotique, pour y revenir ensuite afin de repérer des formes d'organisation et des oppositions de valeurs communes.

Ainsi, la « communication » des identités (textes et objets) serait centralisée et chargée de médier toutes leurs relations horizontales (organisation de domaines sociaux, types de discours, genres, intertextualité).

Seul le rapprochement entre l'opération de *convocation* des « praxèmes » et celle de *conversion* des niveaux sémio-génératifs a brisé la version « solaire » de l'immanence (Greimas et Fontanille 1991) pour atteindre une sémiosphère composée d'« attracteurs » diversifiés (domaines, grammaires,

normes, organisations discursives locales) en compétition entre eux. Il en découle une diversification nécessaire des méthodes d'investigation et une fracture épistémologique entre l'étude des médiations et l'exploration des identités. Cette fracture ne peut être recomposée que sous l'égide d'un couplage ou, autrement dit, d'une *écologie sémiotique*. Par ailleurs, une science du sens omni-compréhensive aurait besoin, afin de revendiquer légitimement une perspective intégrée, d'un cadre d'objets et de phénomènes co-afférents à un seul plan d'ancrage. L'adoption d'un seul plan d'immanence engendre par exemple la réduction de perceptions et de pratiques – certes, impliquées dans l'approche des textes – à des institutions de sens discursives. De ce fait, le principe d'immanence serait élevé au rang de postulat d'homogénéisation de toutes les valences (on y voit le point de départ d'une grammaire tensive qui se limite à entrecroiser le sensible et l'intelligible sur le plan unifié des préconditions du sens).

La reconnaissance légitime de la présence dans les textes de « théories locales » de la signification (esthétique, esthétique, éthique) est presque devenue le prétexte pour remettre en question les distinctions entre grammaires et textes, entre instances médiatrices et identités culturelles. Récemment, la « sémiotique des pratiques » (Fontanille 2008) a judicieusement saisi cette occasion pour multiplier les plans d'immanence (signe, texte, objet, pratique, stratégie, forme de vie), sans pour autant focaliser entièrement leur relation avec l'environnement sémiotique et avec la multiplicité de médiations grammaticales, de normes pratiques, de statuts. Surtout, la pratique analytique a prétendu de manière ambiguë valoir comme modèle pour toutes les pratiques, comme si celles-ci aspiraient toujours à parvenir à un sens intégré à un seul niveau de pertinence (par exemple, le texte) et sur un seul plan de pertinence (par exemple, la description). Or, la reconnaissance de différents niveaux de pertinence dans l'organisation du sens engendre le problème de traiter à chaque fois des immanences hétérogènes, mais pose également la question de la description de la coexistence inévitable des acteurs sociaux avec l'hybridité des valeurs dans laquelle ils sont bon gré, mal gré, impliqués. Les individus et les communautés arrivent même, de fait, à profiter des inhomogénéités dans lesquelles ils baignent. L'acteur social est, dans la plupart des cas, le seul *pivot* à même de garantir l'articulation entre des jeux de langage différents, parfois afférents à des domaines distincts – tels que l'art, la religion, la justice, la politique, etc. Du reste, c'est précisément l'identité actorielle qui se constitue en tant que système de compatibilité entre des rôles actanciels hétérogènes et qui – au vu d'un changement de ses traits et ses rôles dépendant du temps et de l'osmose avec l'environnement – se pose de ce fait en tant que modèle de transcendance.

Si l'immanence redevient un principe d'adéquation d'une pratique descriptive à la modélisation dynamique d'une sémiotique-objet, celle-ci nécessite assurément une élaboration identitaire et, par conséquent, pour ce qui concerne la théorie, une conceptualisation, comme le soutenait autrefois Greimas même (1980). En effet, l'identité ne réside pas *en* des grammaires, mais se place *entre* des grammaires qui la médient et la remédient, en obligeant la théorie même à opérer des « ponts » entre différents plans de pertinence ; en un mot, cela oblige la théorie à formuler des conceptualisations qui n'imposent pas une nouvelle immanence, mais qui offrent plutôt un lien privilégié et structuré localement entre des principes de détermination hétérogènes. Plus simplement, on peut soutenir que tout ce qui s'affirme comme identité culturelle n'y parvient qu'à l'intérieur d'un réseau différentiel qui ne peut pas être englobé dans la structure des valeurs internes de celle-ci¹. Dès lors, l'immanence ne constitue pas un motif pour demeurer à l'intérieur d'un niveau de pertinence ; inversement, elle constitue le lieu d'élection pour observer les manières dans lesquelles une sémiotique-objet cherche à renégocier ses frontières, ses dépendances, ses traductions.

1.3 *Formes d'immanence*

À partir de l'emplacement tactique de la description par rapport à l'« osmose » inévitable des systèmes identitaires, on peut proposer des « tailles » diversifiées de l'habit immanentiste en opposition avec la « taille unique » de certaines épistémologies trop puissantes bien que reconstructives :

- i) *l'immanence de configuration*, à savoir la stabilisation locale de la signification en fonction de scénarisations cherchant à confiner l'attribution de rôles modaux et narratifs (l'immanence se réduit ici à un plan de référence interne des discours, voire même des actes perceptifs) ;
- ii) *l'immanence de médiation*, à savoir l'étude des relations internes d'une organisation linguistique, en fonction d'un programme d'exclusion temporaire de tout ce qui transcende la langue dans l'objectif d'en saisir d'abord ses constantes internes (Zinna 2008 : 5-6) ;
- iii) *l'immanence de couplage*, à savoir celle qui ne conçoit les systèmes de médiation et les systèmes identitaires qu'en leur relation avec l'environnement dans lequel ils sont impliqués.

Cette dernière version nie la nécessité de penser en termes de représentation ou de reconstruction dans la mesure où la *sémiosphère* est immédiatement le lieu d'exercice d'une conversion continue des valeurs entre des plans d'existence et d'expérience, entre des domaines sociaux et

psychologiques. La théorie même opère à l'intérieur de la sémiosphère en tant que pratique parmi d'autres. Malgré le fait que la théorie se fixe des objectifs descriptifs convoqués à un plan homogène d'analyse, elle sécrète une hétérogénéité de valeurs dont elle ne peut plus se débarrasser, la preuve étant que le système descriptif, une fois confronté à l'hybridité des objets investigués, doit procéder à une reconceptualisation. On estime que, pour cette raison, il faut toujours préserver – du moins en sciences humaines – un hiatus entre le métalangage de référence de la pratique descriptive et la modélisation de l'objet analysé (cf. Basso Fossali 2013).

2. Des vœux pour la tenue du projet sémiotique

2.1 *L'irénisme génératif*

Le textualisme a incarné le rôle de gardien des principes internes aux objets culturels, en respectant ainsi leur point de vue spécifique sur les dynamiques de la sémiosphère. En ce sens, l'immanentisme a également fourni les bases d'une éthique de l'interprétation, ou, mieux, d'une analyse qui envisage le respect du texte en tant que plan de convergence critique des actes de communication qui se servent de celui-ci.

Le « dégagement » prioritaire de l'organisation de la signification interne au texte a été du reste une réaction remarquable face à l'étouffement de l'historicisme. Cependant, comme c'est souvent le cas dans des traditions de pensées en concurrence entre elles, la critique d'un extrémisme tend à virer vers la proposition d'un autre de signe opposé. D'une manière ou d'une autre, l'immanentisme a fini par viser le dépassement de la dialectique entre *global* et *local* de façon ambiguë. En effet, d'un côté, l'analyse de chaque texte s'est configurée comme une étude « *in vitro* », épurée historiquement et contraire par principe à la convocation d'éléments extratextuels, tandis que, de l'autre côté, ce « localisme » extrémisé aboutissait à la contribution à une théorie générale (par exemple, une grammaire narrative des textes) qui expliquait à rebours les caractéristiques spécifiques des organisations discursives repérées par conversion de structures profondes et partagées. Ainsi, l'immanentisme a pu soutenir l'idée d'un sens « autochtone » et homogène dans ses articulations entre le plan des formes générales et celui des formes locales, jusqu'à résoudre leur distinction. En effet, d'un point de vue synchronique, la théorie a déjà examiné et lissé les organisations textuelles étudiées² dans un cadre sémantique et syntaxique profond. La différence locale (texte) est dès lors une « déclinaison » du possible général et n'est vue à l'œuvre que par ses conditions de possibilité internes. Dans cette perspective,

l'immanence en tant que méthode et l'immanence en tant que déclinaison de cas d'une seule grammaire (passage de la virtualité à la manifestation) finissent par coïncider, même si contraintes par un décalage temporel (phénoménologie/synchronie) nécessaire pour garantir l'optimisation du modèle théorique.

L'environnement dans lequel les systèmes sémiotiques opèrent s'estompe totalement au profit d'une focalisation sur un sujet épistémologique unifiant, dans ses conversions et ses énonciations, tout le paysage de sens disponible. Dans ce cadre, on a estimé pouvoir intégrer même la sémiosphère dans un seul grand texte.

2.2 *Pour une sémiotique plus « diabolique »*

Nous voudrions tout d'abord suggérer ici que la théorie devrait être à la fois plus modeste et plus « diabolique », c'est-à-dire davantage capable d'assumer le strabisme, la division des principes qui la soutiennent. En effet, la dialectique entre les principes fondamentaux de gestion du sens³ – le traitement du global et celui du local – ne peut être résolue ni par la prééminence d'un des deux pôles, ni par le dépassement de la bipolarité. La vie de la sémiose est telle précisément parce qu'elle ne résout pas en un seul principe l'assimilation ou la dissimilation au niveau micro-sémantique, l'homogénéisation ou l'hétérogénéisation au niveau macro-sémantique. Ainsi conçue, la théorie semble procéder de manière antiphrastrique à différents niveaux. On peut en effet :

- i) essayer de repérer des fonds sémantiques cohérents (isotopies), mais uniquement afin de mettre en relief des figures distinctives, voire des allotopies ;
- ii) examiner la figurativité des paysages littéraires ou artistiques les plus pittoresques, aux exemplifications multiples et variées, en sachant néanmoins que leur richesse n'est que le fond dystonique qui glorifie l'épopée du héros romantique doté d'une destinée absolue et unique ;
- iii) détecter dans les textes une organisation de l'énonciation énoncée de sorte que les traces de l'activité discursive assument à leur tour une configuration narrative. Un pareil *récit de l'énonciation* fonctionne paradoxalement comme un élan interprétatif permettant de reconnaître cet épicycle de valorisation, non résoluble dans le discours, qu'est la subjectivité phénoménologique, soit la véritable institutrice du sens (Coquet 2007 : 40 *sqq.*).

La question est dès lors la suivante : dans la mesure où une sémiotique de la culture repère à tous ces niveaux cette pulsation du sens, cette

alternance (systole/diastole) de la signification, cet écartement de principes, tout cela ne devrait-il pas se refléter également dans l'organisation de la théorie, de son épistémologie, en permettant que des principes de reconnaissance et de valorisation de l'hétérogénéité accompagnent les forces homogénéisatrices (immanentisme) ?

En deuxième lieu, nous proposons à la tradition immanentiste une invitation qui n'implique aucunement d'abjurer ses principes ; il s'agit en revanche de les rendre disponibles dans une dialectique de perspectives. Une sémiotique plus « diabolique », c'est-à-dire qui rend compte des motivations aussi bien du global que de celles du local, qui vise à l'homogénéité de la description tout en relevant les cultures de l'hétérogénéité, pourra mieux justifier même la nécessité, pour saisir les conditions de possibilité de la signification, d'un principe incontournable d'implication – propre à la *communication* – à côté de celui de la suspension des constructions de sens.

La théorie sémiotique est en réalité un remplacement continu de bipolarités, de raisons antinomiques. Les déplacements au niveau de la complexité de la gestion du sens donnent lieu à un repli constant de principes en opposition entre eux. On sait que chaque paysage de valeurs finit toujours par recréer des liens identitaires tellement hétérogènes que seule une narrativité est à même d'y remédier⁴ ; néanmoins, le discours qui prend en charge cette hétérogénéité est finalement à son tour contraint par la dialectique entre le sens *énonçable* (la prédication) et le sens *gérable* (interprétation), entre l'initiative d'une voix censée déterminer une intentionnalité présumée du sens et le pluralisme vague et varié de l'écoute.

En effet, la perturbante réflexivité du discours (soi instituant/soi projeté) interdit la préservation d'une perspective discursive unitaire, légitime et dirimante, si bien que l'identité narrative s'arroge nécessairement le titre d'interprétant légitime même de la subjectivité épistémologique. Ou celle-ci pourrait-elle en être exclue ? Une sémiotique de la culture peut-elle délier sa propre perspective d'investigation de la co-dépendance relationnelle d'autres subjectivités, y compris les simulacres discursifs dans lesquels l'instance théorique se décline et se reflète inévitablement ? Et, en acceptant cette détermination implicative, la théorie sémiotique ne fera-t-elle pas davantage face à une hétérogénéité d'instances – liées entre elles par des tensions polémiques – plutôt que de se protéger derrière un domaine de valeurs convertibles et énonçables ? La production théorique de la sémiotique ne devrait-elle pas tout simplement appliquer à elle-même aussi cette épistémologie discursive dont elle réclame la reconnaissance de la part des autres sciences ? Ne devrait-elle pas se souvenir du

fait que son propre discours est hétérogène et qu'elle est obligée de le construire et de le négocier ? Le métalangage ne devient-il pas un prétexte pour légitimer l'existence d'un point limite, idéal, dans lequel la théorie et ses objets pourraient atteindre une homogénéisation totale ?

2.3 *Pour une sémiotique plus critique*

On arrive maintenant à une troisième proposition que l'on adresse à la pensée immanentiste (toutes ces propositions et suggestions n'entendent aucunement se muter en une abjuration). Il s'agit de renoncer à l'idée d'une origine unique des formes (les structures profondes) afin de rendre davantage compte d'un environnement sémiotique dans lequel on peut assister, sinon à un *clinamen* de phénomènes discursifs, du moins à l'émergence de formes affleurant de la rencontre entre des pratiques sémiotiques dont les choix sont réciproquement délimités. Nous suggérons donc de penser la productivité du sens comme une provocation constitutive, celle de l'homogénéisation à l'égard du dissemblable, celle de la démultiplication des points de vue à l'égard de ce qui apparaît comme unitaire.

La raison pour laquelle on a conféré en sémiotique un poids important aux formes diagrammatiques – capables de transmigrer d'un domaine d'afférence à l'autre –, réside dans le fait que celles-ci, bien qu'iconiques, peuvent se détacher des déterminations identitaires qui les soutiennent pour raviver une tiercéité médiatrice. Ce point nous suggère que l'agir de toute sémiose dépend toujours d'un hiatus, d'un clivage entre assimilation et dissimilation, auquel on essaye de remédier à travers une série récursive d'opérations (homogénéiser le différent, différencier le solidaire). La reconduction au semblable passe toujours par un espace critique que l'on gère interprétativement, plutôt que de découler d'un principe profond et, finalement, fondateur. Ainsi, on souhaite restituer au regard sémiotique une surface critique, sur laquelle le sens s'ouvre comme un déchirement que l'on doit suturer constamment, plutôt que comme une *conversion* d'organisations profondes ou, encore, comme une concaténation de *présuppositions*. Analyse et synthèse n'opèrent que dans une gestion du sens circulaire qui ne résoudra jamais de manière définitive la dialectique entre immanence et transcendance, entre hétérogénéité et homogénéité.

En ce qui concerne le programme de dé-ontologisation rattachable à la tradition saussurienne, il doit, outre la référence, inclure également les instances productrices du sens (les subjectivités) et celles qui le réglementent (les grammaires). En ce sens, la langue même apparaît plus comme un système émergeant de la rencontre de praxis contingentes que comme une forme pré-ordonnée d'où descendent les actes de langage. Le

texte est à son tour un réceptacle d'hétérogénéités : les différents langages utilisés, les normes inévitablement « délogées », les cadres institutionnels auxquels on reconduit ses propres visées énonciatives. La synthèse de l'hétérogénéité opérée par le texte mérite une modélisation qui doit garder une distance critique vis-à-vis de la théorie, quitte à ce que celle-ci se limite à contempler le local et ses structures générales sans pour autant les interpréter (cf. Basso Fossali 2013).

2.4 Pour une sémiotique plus comparative

L'exploitation de tout le potentiel de l'*exemplification*⁵ du texte peut constituer un bon principe régulateur lorsque l'on instruit l'examen d'un objet culturel (*immanentisme préliminaire*) ; cependant, il est évident qu'une exemplification pareille est constitutivement lacunaire, et que seule l'assomption de *corpora* opportuns peut permettre de saisir la richesse et la résonance paradigmatique des systèmes de formes gisant dans l'immanence du texte.

Le préoccupant retard disciplinaire dans la promotion d'analyses de *corpora* et, par conséquent, de recherches diachroniques, a empêché que l'œil subtil de l'analyste se dote également d'une épaisseur nécessaire. Des défauts dans l'organisation de la recherche – pour des analyses de corpus étendus il faut des *équipes* et non pas des mythes liés à la génialité de l'interprète ou de l'épistémologue de confiance – ont engendré au moins deux vices dans la maturation disciplinaire de la sémiotique. Le premier a été l'interpolation manquée, entre les modèles généraux et les formes textuelles, d'un principe producteur de dissimulation et de réarticulation critique entre les deux formes d'organisation : épistémologique et synchronique *versus* discursive et historique. L'analyse est devenue une transposition du texte dans le laboratoire métalinguistique ; dans la plupart des cas, le déracinement de la sémiosphère de référence paraissait légitime en raison du caractère « connivent » de l'objet artistique « classique », auquel on concédait facilement le dépassement du contexte socio-culturel de production par anticipation ou par sublimation (c'est le mythe de l'*autotélie* de l'œuvre d'art). Le deuxième vice a été le fait de prendre un principe de précaution – celui de l'approche immanentiste – comme sceau de garantie de toute une méthodologie d'investigation, dans la mesure où elle pouvait faire l'économie de tout recours à l'extra-textualité.

Par conséquent, le regard épistémologique même a commencé à se méfier de l'acuité du spécialiste, comme s'il violait une pureté méthodologique présumée en cherchant à reconnaître des intertextes, des techniques, des traditions.

Une reconstruction philologique des grands maîtres de la sémiotique n'affranchit pas la mauvaise conscience historique par rapport aux dérives de l'immanentisme et aux sentiers interrompus de la recherche (*corpora, diachronie, normes, etc.*). La verticalité des relations entre l'éclairage de la théorie et le tréfonds textuel a au contraire obscurci, peut-être par un excès de *verve* épistémologique, les relations horizontales entre les objets culturels. Du reste, la coappartenance entre la théorie et les objets s'est presque teintée d'un amour pathétique lorsque la schématisation de formes générales était protégée par sa propre ré-exhibition provenant du bas, des mailles discursives du texte.

3. Pour une écologie sémiotique

3.1 *Plans de pertinence et hétérogénéité*

Réfléchir épistémologiquement sur la pratique théorique est en soi une manière de remarquer que les exigences internes à sa propre élaboration ne correspondent aucunement à celles requises par d'autres pratiques : la pratique théorique comporte des restrictions spécifiques. Il en découle que la schématisation de son propre faire théorique et celle du domaine culturel investigué ne sont en aucun cas superposables, ni nécessairement homologues⁶. En effet, si l'on se réfère encore une fois aux niveaux d'immanence élaborés par Fontanille (2008), on se rend compte que l'hétérogénéité, présente en partie dans les déterminations identitaires propres des textes et des objets, émerge décidément au niveau des pratiques en tant qu'aspect imperfectif de la signification, pour s'accroître davantage dans les conduites stratégiques, jusqu'aux formes de vie, où les différentes agences de systématité se montrent réciproquement compénétrées et dans une relation osmotique avec l'environnement (cf. Basso Fossali 2012).

La *scénarisation*, censée supporter la programmation de l'action, est contrainte par la gestion de l'ouverture de l'espace dans lequel la pratique envisage de s'enraciner. L'activité configuratrice qui accompagne la prise d'initiative doit composer avec le fait que l'homogénéisation exercée en vertu d'un intérêt thématique précis est toujours doublée d'une ouverture à la contingence (à propos de la scénarisation événementielle, cf. Basso Fossali 2009). À son tour, la stratégie n'est telle que parce qu'elle prévoit, dans sa propre organisation interne, l'hétérogénéité des scénarisations que les sujets impliqués pourraient élaborer de manière concurrentielle ; ainsi, elle se fait également *tactique* (De Certeau [1987] 2016). Finalement,

la forme de vie vit d'hétérogénéités : celle-ci se manifeste en effet par le fait même que chaque centre identitaire est interpénétré par le champ d'influence d'autres centres identitaires dans un système d'interférences réciproques. Ce n'est qu'à travers la notion de *forme de vie* que l'on peut mettre en place par exemple une sémiotique des *parcours*, dans lesquels il est possible de repérer des *passages*, c'est-à-dire des moments de perturbation des systèmes identitaires dépendant de l'interférence entre des champs de présence afférent à des sujets/objets différents ou, en d'autres termes, qui dépendent de la compénétration de plusieurs espaces gravitationnels dans lesquels l'instance attractrice peine à préserver unilatéralement le contrôle des valeurs (cf. Basso Fossali 2012).

3.2 *Immanence et résilience*

Bien que l'immanence constitue un point de démarrage de l'analyse textuelle – notamment pour ce qui concerne l'exemplification du système de différences et d'articulations internes –, il semble difficile de soutenir qu'elle peut constituer une perspective adéquate pour approcher également les plans de pertinence supérieurs où les pratiques, les stratégies et les formes de vie, en gérant une ouverture inévitable – identitaire –, demandent par conséquent une activité configuratrice constante et l'exercice d'un principe de *résilience* plutôt que d'immanence. Autrement dit, on cherche un équilibre tensif entre intérieur et extérieur, une homéostasie, à travers une flexibilité des déterminations sémiotiques autonomes et hétéronomes, de soi ainsi que de son propre environnement. Dans cette perspective, la nécrose sémiotique coïncide précisément avec l'accomplissement de la cristallisation configurationnelle.

Il est dès lors évident que, afin de restituer une description unifiée et reconstructive des déterminations sémiotiques, le principe d'immanence ne doit en aucun cas « contaminer » les objets d'étude qui, en tant que formes d'organisation sémiotique, gèrent des hétérogénéités de toute sorte.

Qui plus est, le primat éventuel de la pratique sur l'épistémologie⁷ peut amener à reconnaître que celle-ci n'est que le résultat d'une intégration descendante, d'une réduction de l'espace de négociation de la théorie à l'espace descriptif installé dans les textes dont elle se sert.

Le textualisme connaît ainsi une sorte de rentrée (*re-entry*) : il prétend non seulement tout saisir par les termes d'organisations discursives délimitées, mais il conçoit stratégiquement ses actions dans l'enceinte textuelle que la théorie même a contribué à bâtir. Il est possible de voir ce résultat comme l'optimisation de l'immanentisme, qui ajoute une autonomie du regard, affranchie de la relation avec d'autres pratiques, à un plan

d'homogénéisation en terme de pertinence de ses objets d'étude. Une fois ce chemin pris, l'épistémologie a, pour ainsi dire, la voie libre.

En revanche, une écologie sémiotique peut estimer que la consistance sémantique des productions sémiotiques (objets, textes, signes) dépend également de la résilience des pratiques, des stratégies, des formes de vie, c'est-à-dire de leur capacité à gérer l'indétermination par une restructuration continue face aux perturbations de l'environnement. Du reste, les ajustements et les harmonisations ne constituent pas des « écritures » autonomes de son propre équilibre interne ; de plus, leurs retraductions dans son propre langage interne sont fonctionnelles à une dramatisation des rôles où même la raideur dégage involontairement de la passion.

3.3 Critique de la raison organisationnelle

Capter un plan d'immanence implique de se placer à un niveau spécifique des institutions de sens dans lequel leur organisation interne cherche à structurer l'économie des valeurs définitoires, ainsi que la teneur dans le temps de celles-ci, en se rendant indifférente aux valences externes. Une organisation cherche en tant que telle la stabilité et l'autonomie de son propre exercice ; le peaufinage technique qu'elle poursuit permet par conséquent d'offrir des modèles indépendants d'un champ d'exercice particulier (cf. Basso Fossali 2011). Les projets culturels majeurs d'une organisation visent à l'élaboration de *dispositifs* qui assignent des rôles actantiels en faisant l'économie de l'histoire et de la condition contingente des sujets concernés (même un dispositif juridique doit cacher un tant soit peu l'appréciation « discrétionnaire » du juge vis-à-vis des sujets suspects).

En explorant et en promouvant l'expansion continue et le parachèvement des organisations de sens, l'immanentisme finit par interpréter la sémiotique de la culture uniquement comme un génitif objectif. La « tâche » immanentiste opère « analytiquement » sur la culture, car autrement il faudrait reconnaître que la démythisation poursuivie par la culture ne passe pas que par la résolution de l'hétérogénéité et par l'indifférence envers les valences.

Le caractère non évaluatif de l'analyse, la prédilection pour les objets culturels clos, la terminativité préférentielle de l'analyse dans la schématisation ne sont que des symptômes différents d'une pathologie partagée : l'obsession de l'élimination des interférences hétéronomes. Le modèle hyperonyme constitue un terrain de jeu clos, pourvu d'une organisation interne qui minimise les variables externes et illustre le supra-ordonnement à partir duquel évaluer les cas. Quant aux valences, elles sont

instituées et appréciées en tant que stratégies rhétoriques reproduisant l'asymétrie des points de vue et des valorisations : le texte ne représente pas, il « présente » directement le terrain dans lequel s'enracinent les enjeux de valeur. Comme on l'a vu, puisque toute énonciation offre le seul terrain certain pour observer les relations entre chacune d'elles, l'autonomie des langages se mute en autotélie des énonciations. Dès lors, les pratiques vivent dans l'intermittence de leur discoursivisation ou, en tout cas, dans leur configuration autoréflexive.

C'est peut-être pour cette raison que l'immanentisme a toujours regardé avec suspicion les interactions orales, indéterminées par rapport à leur début, à leur fin et à leur implication spatiale. De la même manière, l'immanentisme a été gêné par la transcendance des œuvres d'art, multipliées en versions, fragments et paternités incertaines. Des questions telles que la transtextualité, l'intentionnalité, les influences, l'appropriation du sens par les formes de vie sont apparues comme des étiquettes symptomatiques d'une contamination interdisciplinaire ou bien d'une rechute dans une recherche prétentieuse et ingérable.

Au demeurant, l'abandon éventuel de l'immanentisme a été vécu soit comme un épouvantail, soit comme le retour heureux à la légitimité d'un impressionnisme critique où l'originalité du *punctum* repéré a pour seul mérite de s'irradier sur la figure présumée d'exception du chercheur⁸. Certes, la boîte de Pandore s'ouvre dès que l'on constate que les valeurs élaborées au sein des jeux de langage n'épuisent pas la totalité des valeurs expérimentées, d'autant plus si l'on considère que certaines dépendent de l'appréhension perceptive du texte. Il en va de même lorsque l'on admet que les formes de vie ne trouvent guère de métarègles pour suivre certains jeux de langage plutôt que d'autres : la compétition entre ceux-ci est en effet contingente et décidément ouverte à la problématisation.

3.4 Arbitraire et clôture

On peut raisonnablement se demander si l'immanentisme linguistique, cantonné à l'étude des systèmes, puisse légitimement prétendre à la *clôture*. Or, depuis la tradition saussurienne, la notion d'*arbitraire*, n'étant pas motivée de l'extérieur, semble pouvoir sauvegarder l'autonomie de la logique interne du système. L'indifférence apparente de l'organisation linguistique à l'égard des enjeux de signification ne doit pas pour autant faire tirer des conclusions hâtives par rapport à une sémiotique de la culture. Au contraire, on peut remarquer que « l'autonomie du jeu est [...] une condition de son ouverture » (Utaker 2002 : 285). Il s'agit, somme toute, de critiquer l'idée que la langue est un code qui ne prévoit que le

passage des potentialités (virtualités) aux manifestations (réalisations), car en réalité la langue laisse, dans l'*arbitraire* de ses corrélations, tout autant la contingence des usages qui refigure le jeu que ses figures internes. La spécificité de l'organisation linguistique est de s'offrir comme un domaine de médiations que l'on peut traverser de part en part. Elle prévoit des principes d'articulation, des modes pour gérer un patrimoine culturel dans lequel l'identité se transforme constamment. C'est comme si la culture se composait de deux miroirs couplés, aux pouvoirs réfléchissants opposés : à mesure que le social se répartit en domaines et se ramifie en des liens et des nœuds infinis, les systèmes sémiotiques y réintègrent des possibilités syntaxiques et libèrent les associations techniques en proposant de nouveau des résonances paradigmatiques dénouées et davantage générales. Puisqu'*arbitraire*, l'organisation interne des langages peut être considérée comme un environnement de travail qui accueille et médie les pratiques.

Le système fermé de la langue peut aspirer à un pareil titre précisément en vertu du fait qu'il n'absorbe pas ce par quoi il se laisse traverser, sauf la régularité de la manifestation de celui-ci. Il s'agit, en définitive, d'une clôture relative en ceci qu'elle admet une histoire, c'est-à-dire qu'elle permet de suivre une généalogie des usages sans en compromettre la liberté et la contingence. Au fond, la leçon saussurienne prône une *survenance* des effets de sens qui dépendent de la médiation des systèmes linguistiques sans que l'on puisse les réduire de manière causaliste à ceux-ci⁹.

3.5 *L'interpénétration*

Les réflexions précédentes nous ont conduit à négocier autrement le sens de la clôture et de l'ouverture. Ainsi, on s'est rapproché d'une théorie des systèmes où la clôture et l'ouverture représentent deux modes différents pour concevoir les organisations de sens dans leur couplage inévitable avec l'environnement¹⁰.

Le système est non seulement composé de relations internes, mais il est lui-même identifié par les relations avec l'environnement et, par conséquent, avec les autres systèmes coprésents et concurrents. Au point maximal de clôture, on dira que le système traduit tout en opérations qu'il peut élaborer par ses propres médiations ; en revanche, au niveau de l'exercice de ses fonctions et de sa définition identitaire, il est ouvert à la contingence, aux formes de perturbation les plus diversifiées, aux variations de l'environnement et peut même être interpénétré par d'autres systèmes. La clôture opérationnelle et l'ouverture relationnelle peuvent ainsi coexister.

Le langage peine à devenir un système « social » à plein titre, car sa systématicité est susceptible d'une *interpénétration* maximale (Luhmann 1984). Il ne devient pas un plan de spécifications identitaires, mais un plan de coalescence, de perméabilité et de paradigmatization des déterminations de valeurs. Le système linguistique ne constitue pas son propre environnement par négation ; au contraire, en s'offrant comme médiateur pour l'élaboration autoréférentielle des systèmes sociaux, il finit par participer aux modes dans lesquels ceux-ci saisissent leurs environnements respectifs.

Cela explique d'une part la raison pour laquelle le système linguistique est assumé « régulativement » en tant que sémiosphère – ou du moins, comme une contribution à celle-ci – et, d'autre part, la raison pour laquelle il convient de le concevoir en tant que dépourvu de toute détermination référentielle – en s'affranchissant ainsi de l'institution d'un environnement de référence. L'affaiblissement des ambitions identitaires constitue, du reste, la spécificité des systèmes de médiation.

Par conséquent, l'immanence des valeurs sémantiques en langue est manifestement incongrue. Au contraire, le langage, précisément puisqu'il est traversé par des systèmes différents avec des ambitions identitaires fortes – les domaines sociaux vivent dans une projection constante vers leur autonomie imperfective –, est le lieu de confrontation des hétérogénéités bridées uniquement par des contraintes praxiques (types de discours, normes, genres, etc.).

3.6 La pratique de la connaissance en tant que triangulation entre deux immanences

L'immanence sémiotique s'avère être en tant que telle un cadre de relations négatives, aussi bien celles internes à la *langue* – saisies à partir d'une perspective énonciative – que celles instituées à travers la dissimilation, par le système vis-à-vis de son environnement. Seule la pratique gère des valeurs positives précisément parce qu'elle doit articuler l'hétérogénéité de différents plans d'immanence qui tendent, par leur propre constitution, à décharger et à distribuer les valences dans l'extension des relations activées. Par conséquent, à la positivité de la valeur correspond une part constitutive d'indétermination, un caractère fuyant qui se reflète dans l'imperfection des pratiques. Ce sont ces dernières qui doivent « insister », choisir des angles d'attaque pour leur déploiement, créer des asymétries dans la focalisation des enjeux de valeur, ou bien traduire des valences. Finalement, une sémiotique des stratégies ne peut que chercher à dépasser les couplages constitutivement différents et asymétriques qui

ont lieu entre les identités (systèmes d'observation) et l'environnement (sémiosphère), en ouvrant ainsi un espace critique par rapport à la connaissance fondée sur des implémentations de sens jamais totalement commensurables. Le seul « réalisme » que l'on octroie à la signification en acte est représenté par la conscience de ne pas pouvoir compter sur un horizon ultime et partagé pour l'élaboration du sens.

Au lieu de penser que l'événement, pouvant constituer une virtualité interne au système de médiations, soit lui-même pré-codifié, il est opportun de soutenir que le rôle actantiel de l'organisation, prééminent et souvent obsessionnel, est de s'assurer tout d'abord un équilibre interne, une stabilité de ses propres opérations. Cependant, il est évident que, sans une ouverture à de nouvelles conditions contingentes qui « font système », l'événementialité ne serait plus traitée comme une opportunité, mais plutôt comme un bruit indifférencié qui doit être englobé dans les réponses déjà prévues par le système même.

Cela permet, d'un côté, de distinguer les médiations de la production de la connaissance et, de l'autre, d'instituer une sorte de modalisation de la scène théorique même par rapport à l'environnement dans lequel elle opère. En effet, l'immanence engendrée par une forme de couplage croise toujours des investissements hétéronomes identifiés, et ce grâce à une forme différente de couplage. Plus concrètement, le rôle de la sémiotique dans les sciences sociales peut être la mise en relief des formes de médiation qui permettent la conversion des valeurs dépendant d'un couplage avec un environnement social avec d'autres valeurs afférentes au contraire à un couplage avec un environnement psychologique. Qui plus est, la sémiotique peut présider à l'articulation entre des observations qui dépendent d'un placement *éthique* du chercheur et des observations rattachables à un regard *émique*. En tant que science des médiations, la sémiotique invoque un rôle spécifique au sein des sciences humaines. Plus précisément, ce rôle serait celui de montrer comment, dans un cadre écologique de la signification, où elle se nourrit de l'hétérogénéité de ses formes d'organisation, la médiation des langages peut s'avérer un élément crucial de catalyse et de transduction.

La connaissance demeure un « but » car les environnements de référence des valeurs représentent un « accomplissement » dédoublé et infini : la société et la psyché, la société d'appartenance et celle étrangère, etc. Dans ce cadre, la forme de vie s'occupe de relier entre eux ces différents environnements de référence, et n'hésite pas à profiter de l'hétérogénéité des jeux de langage – qui est certes saluée – dans l'objectif de trouver des traductibilités et des autonomies (découplages). En effet, la multiplication

des sémiotiques est en même temps un système de « ligatures » reliant les environnements et un système d'émancipations (institution d'espaces fictifs, voire fictionnels). Si le sens des pratiques n'est jamais *perfectif*, on peut encore moins estimer que la connaissance puisse s'arrêter en deçà de la porosité entre discours et expérience et que le sens immanent à un texte puisse réellement se proposer comme *terminatif*.

3.7 *L'immanence linguistique vise au-delà d'elle-même*

Le parcours vicieux de la sémiotique commence au moment même où l'on pense devoir instituer un cadre de sens en amont des déterminations sociales et psychologiques des valeurs ; la sémiotique peut au contraire profiter du fait d'être une science des médiations qui se place *entre* des environnements de référence différents. Penser l'immanence des formes par rapport aux couplages des cadres signifiants qu'elles permettent est autre chose qu'estimer que l'on puisse s'assurer un cadre de distinctions pourvues de valences autonomes, tout en restant dans l'immanence d'une forme sémiotique. En outre, il est préférable de prôner l'arbitraire du langage, son ouverture à la contingence des usages, au lieu de revendiquer un nouveau couplage davantage profond entre la subjectivité énonçante et celui-ci. C'est ainsi que l'on peut rendre le langage un outil de découplage, à savoir l'élément le plus émancipateur d'une culture par rapport à ses propres scléroses.

Si on s'attarde dans l'exploration de l'immanence d'un couplage avec un système linguistique, elle ne laisse finalement transparaître sa forme qu'à travers la reconnaissance et l'élaboration interne du *non conforme*. En effet, la forme même d'un langage se révèle lorsque se manifeste sa résistance à la traductibilité dans d'autres formes linguistiques, ou bien lorsque sa tension élastique cherchant à transposer des formes sémiotiques différentes devient spasmodique : l'immanence se révèle finalement le long de ses propres frontières opératives et opérables. Au demeurant, on pourrait même douter que les sémiotiques constituent des « systèmes » à proprement parler ; elles ne commenceraient à opérer comme tels qu'en réaction à l'altérité et à l'hétérogénéité d'autres instances formatrices. Le supplément de systématisme que les langues naturelles offrent dépendrait dès lors de la fréquence de sollicitation de celles-ci et de la portée publique de leur irritation. Cependant, de pareilles « réactions » sont, à bien regarder, déjà accompagnées par les pratiques énonciatives, dotées aussi bien d'une économie interne que, souvent, un appareillage polysémiotique.

Dans l'immanence d'un domaine sémiotique, la forme ne se soucie guère d'elle-même ; la forme de l'organisation de l'énonciation est un système-filtre

permettant d'accéder à la forme de l'énoncé, sauf que la déclinaison de l'énoncé n'est parfois que le prétexte pour afficher un style énonciatif. Les relations entre les formes sont hiérarchiquement mobiles, mais montrent toutes qu'elles ne sont que des organisations locales visant à relancer le parcours du sens. La forme est un point de passage de l'interprétation : on comprend ainsi l'apport au plan du contenu de l'autonomisation et de la *repertinentisation* de la forme d'organisation des signifiants.

En définitive, la forme, en exemplifiant une organisation possible, fonctionne toujours comme un doigt pointé au-delà d'elle-même. Par conséquent, ce que l'on appelle aujourd'hui *épisémiotique* n'est finalement que l'espace de contrôle et l'intervalle de confiance dans lesquels une forme linguistique est mise en tension par des énonciateurs et des interprètes à des fins de généralisation, de contextualisation, de projection figurale – une contiguïté de « dépassements ». L'épisémiotique juxtapose ainsi une dialectique entre immanence et transcendance à la conversion de l'immanence en manifestation – qui concerne les formes de médiation saisies en tant que *sources* –, une dialectique dans laquelle les classes linguistiques sont vues comme des *cibles* de l'énonciation en acte. En effet, les pratiques linguistiques s'occupent précisément du patrimoine sémiotique, si bien que la transparence relative du médium est remplacée par l'attribution aux signes d'une identité culturelle à proprement parlé, et douée par conséquent d'une histoire à revendiquer.

4. Contre le sens autochtone

4.1 *Le sens n'est pas modulaire*

On peut légitimement se demander dans quelle mesure une science des médiations peut revendiquer une signification strictement interne à une seule forme d'organisation. Dans son rôle de démantèlement des programmes de naturalisation des sciences humaines, la sémiotique affirme qu'il n'y a pas de champ qui puisse réclamer une signification non médiée, c'est-à-dire bénéficiant de valeurs complètement autochtones et enracinées, par exemple, dans les processus neurophysiologiques. Dans cette perspective, même les lois gestaltiques – on pense tout particulièrement à ce qui est appelé *tension à la prégnance* – ne seraient pas étrangères à des valorisations dépendant de facteurs externes au fonctionnement de l'appareillage perceptif *stricto sensu*.

Le sens n'est pas modulaire, c'est-à-dire traité à l'intérieur de champs fonctionnels distincts et séparés au préalable ; au contraire, même dans des couplages avec des environnements de valeurs diversifiés, les élaborations

de sens profilent des tensions visant à dépasser l'environnement donné suivant des dialectiques d'autoattribution et d'imputation, d'autoréférentialité et d'hétéroréférence, de réflexivité et de transitivité, de psychologisation et de socialisation.

Dès lors, la pratique doit trianguler son propre point de vue avec au moins deux environnements d'élaboration de la valeur différents. L'arbitraire des corrélations et la coexistence de jeux de langage différents semblent interdire toute réunification du sens dans une plateforme unique de « calcul » et, en revanche, semblent traduire la contingence des multiples dépendances des valeurs en opportunités.

Comme nous l'avons affirmé plus haut, le projet saussurien et sa défense de l'autonomie de la sémantique linguistique n'ont jamais représenté la quête d'un plan autochtone pour l'élaboration des valeurs, mais au contraire ils ont représenté la reconnaissance de l'ubiquité des médiations qui obligent à « détourner » le sens là où on repère des aspirations unilatérales de la signification. La vocation antiréductionniste de la sémiotique s'enracine dans son plaidoyer pour une signification-pont, qui se joue toujours entre des domaines de valeurs différents (physique et perceptif, psychique et social, expérientiel et discursif, pragmatique et événementiel). Les médiations ne sont que des instances tierces qui nous rappellent, avant même d'articuler des domaines différents, qu'elles ne se suffisent pas à elles-mêmes, qu'elles ne peuvent que viser à réélaborer des couplages et des systèmes de co-dépendances, pour rentrer finalement dans des articulations orientées vers d'autres significations.

Ainsi, chaque *immanence de couplage* vise à sa propre réarticulation transférée grâce aux médiations. La culture est en effet une émancipation de dépendances établies, visant une part de transcendance inéludable de la gestion du sens garantie linguistiquement ; en d'autres termes, la culture est ce qui assure une enquête identitaire préservable et productive malgré la pluralité de ses manifestations. Expliquons-nous davantage.

4.2 *L'identité sublimée*

Il y a une autre acception légitime du terme « immanence » en sémiotique : elle concerne l'identité des objets culturels et a été formulée en particulier par Gérard Genette. À partir de la fameuse distinction goodmanienne entre *autographie* et *allographie*¹¹, le parcours théorique de Genette (1994) traverse deux stades de problématisation distincts :

- i) le premier concerne le fait que la sémiotique des cultures négocie des identités qui ne sont plus liées à une immanence matérielle, telle que l'exemplaire unique d'un tableau ou les multiples exemplaires

légitimes d'une même sculpture en bronze. L'objet d'immanence peut devenir ainsi « idéal », à savoir une notation établie moyennant un système de conventions scripturales, à partir de laquelle produire des manifestations hétérosémiotiques – certes différentes, mais toutes solidaires par rapport au texte « génératif » de départ (*classe de concordance* des exécutions) ;

- ii) le deuxième montre comment la liberté dont disposent les jeux de langage dans la déclinaison de la même identité immanente – la manifestation sensible concordante – peut avoir accès à une gestion explicite de la transcendance. En effet, l'idéalité d'une immanence partagée entre des objets différents peut être :
 - a. *surmontée* à travers la reconnaissance d'une forme de vie culturelle qui s'offre en synchronie selon des variantes et, en diachronie, par des modifications de l'immanence matérielle (les déterminations sont plurielles, hétérogènes, fragmentaires) ;
 - b. *détrônée*, c'est-à-dire déstituée de son pouvoir d'individuation à cause d'un couplage différent avec d'autres identités (il suffit de changer le cadre des relations auctoriales ou intertextuelles pour qu'une même immanence soit considérée comme constitutive d'identités différentes).

L'immanence opère comme une réduction identitaire possible par rapport à ce qui pourtant se manifeste différemment, en identifiant l'expérience diversifiée d'une entité culturelle sous-jacente. En revanche, la transcendance procède par la reconnaissance d'une permanence ou d'une discontinuité identitaire entre des manifestations qui ne dépendent plus d'un ancrage génératif partagé, mais plutôt d'un paradigme d'existence génétique (archéologie des conditions historiques de transmission de l'objet, généalogie créative, etc.). Si l'allographie et l'autographie règlent l'immanence et relèvent du *plan de l'expérience* de l'objet culturel (les conditions d'accès aux valeurs sensibles pertinentes), la transcendance apporte le versant dialectique de son *plan d'existence*¹².

Si on pousse ces observations jusqu'à leurs extrêmes limites, la conception même de l'identité culturelle en résulte renversée : celle-ci ne serait immanente à une détermination sémiotique (autographique et allographique), singulière et autonome, que par les effets négociés relatifs à la neutralisation aussi bien de sa reproductibilité, que de la transcendance de sa manifestation. L'élément toujours sous-jacent à ces opérations de neutralisation est finalement la relation de couplage, qui révèle l'isolement impossible de toute immanence. Entrons dans les détails.

La fidélité envers l'exemplaire unique – bien que susceptible d'une manifestation vicarie indiscernable (empreinte ou copie) – dépend d'un couplage avec l'auteur tout au long de l'histoire de la production de l'œuvre. De la même manière, l'acceptation possible de la condition fragmentaire de l'œuvre dépend du couplage avec une concaténation idéalement ininterrompue de témoins, de même que la délimitation des exemplaires pertinents d'une œuvre d'art ayant un objet multiple, ainsi que la transcendance des variantes légitimes d'un même poème ne sont acceptables que dans le couplage avec l'intentionnalité de l'artiste et avec l'attestation de ses actes performatifs.

L'autotélie de l'œuvre d'art, à même de figer définitivement les conditions de sa propre expérience, a été un mirage élevé au rang d'exemplarité de l'objet culturel. En revanche, la revendication d'une immanence matérielle non reproductible dépend, à bien regarder, d'une série de couplages et d'opérations de neutralisation.

Le vieux « décodage » des textes est remplacé par la contingence de la déterminabilité de l'objet culturel suivant une série de transformations qui permettent néanmoins de gérer une enquête identitaire partagée. En effet, il ne s'agit pas de s'émanciper de l'idée d'identité culturelle, mais de déconstruire sa vision traditionnelle qui découle foncièrement de l'*identité à soi-même* de l'objet, c'est-à-dire d'un isolement de son immanence, constitutivement fautive.

Les médiations sémiotiques permettent l'accès à la multiplication des déterminations identitaires et à la diversification des plans d'immanence qui, afin de se focaliser sur des enquêtes partagées, pointent nécessairement vers un corrélat transcendant. On peut résumer ces considérations en affirmant que, d'une manière générale, les conditions d'*expérience* doivent être assimilées par celles d'*existence*. Du reste, la notion d'*identité narrative* peut être relue comme la conséquence naturelle du fait qu'il n'y a plus aucune immanence a-problématique, et que la tenue identitaire est un projet asymptotique et multiniveau et jamais un point de départ.

4.3 La technique « du pas de patineur »

Pour une sémiotique des pratiques, le sujet ne constitue pas seulement un rôle syntaxique, mais un véritable épicycle de réélaboration et de promotion des valeurs ; en ce sens, le sujet est perçu par les autres instances subjectives comme un centre d'indétermination. Cependant, toute tentative du sujet de définir de manière autonome des valeurs est vouée à l'échec ; dans la communication avec d'autres systèmes identitaires, il ne peut éviter un certain « commerce » de transcurrences afin de négocier au

cas par cas le « valoir » des valeurs promues ou cooptées. Cela implique, par exemple, que même les traits apparemment définitoires des identités peuvent assumer une simple valence de médiation. En revanche, lorsque les traits maintiennent une valeur interne, celle-ci sera assignée précisément en vertu de sa capacité à « traduire » ou à subroger des valeurs de systèmes externes. En effet, la promotion d'un principe d'analogie hybridant les déterminations identitaires semble être une caractéristique constitutive de l'indétermination des langages.

Le dédoublement conceptuel entre *valeur* et *valence* représente en tant que tel la reconnaissance du corrélat transcendant de toute organisation systémique. *Le valoir de la valeur* peut être difficilement défini dans un espace de médiation – il trie de manière non préjudiciable, arbitraire – ; de surcroît, chaque énonciation ou scénarisation acquiert des modalités provenant d'un « hors-champ », d'un contexte ou d'un environnement. Finalement, toute *valence modale* – elle vaut car on *doit*, on *peut*, etc. – finit par introduire une configuration latérale – la manipulation, le don, l'élaboration psychologique, etc. – par rapport à la scénarisation topique de la confrontation avec les enjeux narratifs les plus importants, tels que le *manque* ou la *disproportion*.

La « clôture » d'un scénario de sens est en elle-même une tentative extrême mise en place par une organisation instituante qui est obligée, par ses propres prétentions, de faire appel à davantage de médiations et de discours. La névrose de l'autonomie signifiante, entretenue par les différents domaines sociaux, est résorbée par la toute-puissance des médias qui, précisément, dépassent les pertinences et relient ce que l'on voudrait séparer. Il est tout du moins peu probable qu'ils puissent garantir des formes de vie plus « saines » ; ils finissent même, grâce au dédoublement progressif de la réalité sociale qu'ils permettent, par contracter la même névrose dans une progression irréfrenable d'autoréférentialité.

En revanche, l'ouverture modale, latérale en soi, n'est que la première dénégation de la prétention de circonscrire le sens dans un seul plan d'immanence. Du reste, la sémiotique des pratiques doit problématiser l'ouverture de tout scénario de sens, suspendu entre des programmations à l'action et à la réaction, entre des scénarisations pragmatiques et événementielles, entre des visions stratégiques et tactiques, entre des observations de premier et de second ordre.

La sémiotique des pratiques se nourrit de l'antagonisme entre des profils de sens qui s'entravent réciproquement¹³ : on cherche à remplacer l'appréhension du sens (figurative ou textuelle) – qui vise à repérer des figures sur des fonds isotopiques suivant un *principe configurationnel* –

avec l'adoption d'une technique dans la sémantisation qui serait propre au « pas de patineur », pour utiliser une métaphore du ski. La prise en charge du devenir et de l'intersection continue de profils de signification différents obligent à glisser constamment de l'un à l'autre (une sorte de « skating » sémantique), en gardant un pied dans l'immanence pour ensuite en sortir vers un plan corrélé de transcendance, et inversement. Le sens émergeant dans les pratiques est intimement lié à ces entraves entre les plans de référence. Par ailleurs, la sémiotique de la perception et la sémiotique textuelle ne peuvent pas être autonomes vis-à-vis de la sémiotique des pratiques car toutes deux dépendent de cadres d'action et de médiations culturelles déjà en compétition (soit l'actualisation multiple de parcours de sens). Néanmoins, il faut reconnaître que l'esthésie impressive ainsi que la quête de régularités internes au texte s'érigent en exemplifications limitées d'une cartographie du sens dans un espace intégré, soit parce qu'elles relèvent d'une expérience réfractaire à la pertinenciation par des jeux de langage (*saisie impressive*¹⁴), soit parce qu'elles dépendent d'une textualité non disponible pour être réinterprétée par la perception du plan de l'expression (comme dans le cas du texte notationnel). Ces deux régimes de sens, bien qu'ils jouent un rôle incontestable dans la gestion de la signification, ne constituent que des opérations de neutralisation par rapport à la coalescence inéluctable de l'immanence et de la transcendance.

4.4 *L'immanence en tant que « no man's land »*

À partir des avancées des études linguistiques, on a souvent remarqué en anthropologie l'exigence de distinguer une approche *émique* – liée aux valorisations circulant étroitement à l'intérieur des pratiques culturelles d'une communauté donnée –, d'une approche *étique*, cantonnée à une observation détachée et objectivante. L'asymétrie apparemment « heureuse » et, certes, légitime, est issue encore une fois de l'hypostasie d'un sens autochtone, organisé tout au plus selon des taxonomies sociolectales (*émique*), et qui devrait en tout cas être distingué de sa réorganisation d'une observation « détachée », c'est-à-dire qui vise à des typologisations scientifiques et au « dégagement » de processus génératifs (*étique*). Déjà Lévi-Strauss (1983 : 161 *sqq.*) avait souligné comment la dérivation linguistique de l'*émique* et de l'*étique* pouvait engendrer une distinction trompeuse entre l'accès direct aux valeurs par voie perceptive et la discrimination analytique, objectivante, propre au regard scientifique. L'écoute du langage, c'est-à-dire la dimension *émique*, travaille par une distinction de traits et la confrontation avec l'approche *étique* à lieu

sur de différentes formes de pertinence, et non pas sur un passage présumé de l'inarticulé vers la structure objective. Bien que l'assomption par Lévi-Strauss des catégories proposées par Pike (1967) prenne au sérieux leur dérivation linguistique (phonemic/phonetic), elle ne touche pas véritablement l'extension que Pike en avait donnée à partir des acquis de Sapir. On repère cette extension par exemple chez Geertz, lorsqu'il propose de distinguer l'apport de la sémiotique, par exemple dans l'étude des chants populaires en tant qu'organisations textuelles, et la nécessité de procéder par une *description dense* par rapport à l'étroite relation entre ces chants et la population locale. Le lien avec le patrimoine des chants concerne un sentiment d'implication identitaire ainsi qu'un processus d'*appropriation*¹⁵ qui ne peut être réduit ni à une analyse de la structure immanente des textes, ni à une grammaire générale des pratiques folkloriques. Geertz (1973 : 449, n° 38) reproche à Lévi-Strauss de n'étudier les mythes et les rites totémiques que dans leur structure interne, indépendamment des sujets, des objets ou des contextes, tandis que pour Geertz, il s'agit de les saisir dans des situations concrètes, de manière à investiguer réellement leur capacité à mettre en résonance des signifiés, des émotions, des concepts, des attitudes (*Idem*). C'est l'écologie propre d'une culture qui doit émerger, mais elle ne s'offre pas comme une simple structure symbolique, dans la mesure où elle est un régime de connexions ouvertes dont la tenue dans le temps est poursuivie par des renvois interprétatifs sans fond, sans enracinement définitif, sans un cadre unitaire qui en permette la totalisation.

On ne peut parler d'une immanence *émique* qu'à condition qu'elle soit une immanence de couplage où il n'existe pas un plan d'« objectivation », mais plutôt des multiples plans différents, de sorte que l'analyse finit par suivre les parcours interprétatifs, en prenant en compte les plus figuratifs d'entre eux, davantage capables de relier des entités hétérogènes¹⁶. La vision *émique* est liée à l'actorialité, au fait de se proposer comme une instance-pont et finalement, comme la médiatrice entre les hétérogénéités proliférant avec les langages et les enjeux symboliques qui se spécifient discursivement¹⁷. Si la *description dense* est nécessaire, c'est parce qu'il faudrait une connaissance globale de l'environnement sémiotique pour saturer le point de vue *émique*. Au demeurant, la faiblesse du point de vue *émique* va de pair (est en couplage) avec le caractère irrésolu de tout système et de tout « monde » pris comme référence.

Il n'échappait aucunement à Kenneth Pike (1967 : 41) que la distinction *émique vs étique* n'induit pas des choix unilatéraux, mais plutôt l'adoption d'une vision « stéréoscopique ». L'objectif était de sortir à la fois de la tautologie des expressions, pour une ré-exotisation du familier, et de

l'incommensurabilité des contenus, pour une familiarisation de l'« étranger ». Les deux regards constituent, par-delà le degré de scientificité qu'on peut leur attribuer, des observations de second ordre, des formes autoréflexives de la culture. Ici l'immanence se révèle comme un « no man's land » et en même temps comme un terrain de « capture », où le pluralisme et l'indétermination des relations inter-identitaires trouvent une forme de coagulation, comme en réaction aux médiations parcourues.

La prétention de se livrer complètement au particularisme (ou, simplement, au « trou culturel » qui nous enveloppe) est aussi subreptice que celle de récuser tout plan d'immanence partagé, ne serait-ce que celui d'une simple implication dans un même espace phénoménal. Les formes de vie ne font en réalité que gérer la dialectique entre immanence et transcendance : elles ne peuvent ni « s'écarter » ni « se confiner » totalement – n'est possible ni une totalisation du sens, ni un renvoi définitif des valences à même de couper la connexion avec le plan d'immanence que l'on cherche à « transcender ». Toute prétention d'immanence à l'égard d'un domaine ou même d'un simple objet culturel (par exemple un texte) amène avec elle un vice de transcendance d'où elle est tirée. En même temps, le vice opposé est tout aussi attesté¹⁸.

En découle ainsi l'impureté de tout projet ou principe théorique d'immanence, si efficace ou méritoire puisse-t-il être. La théorie, en tant que pratique, dégage inévitablement une épistémè pendant qu'elle vise à la transcender et à accéder à une épistémologie sans implications compromettantes vis-à-vis de son objet d'étude. La transparence d'une approche *émique* a été niée à travers la reconnaissance aussi bien des microtechniques qui composent le regard interne d'une culture, que de ses paradoxes internes constitutifs. Cependant, le regard *étique* est à son tour *émique* au niveau des traditions théoriques d'où il est issu. Il faut également considérer comme « microtechniques » celles qui :

[...] fournissent non seulement le contenu du discours [théorique], mais aussi le procès de sa construction. [...] D'abord le geste « ethnologique » d'isoler quelques pratiques pour se donner un « objet » scientifique, ensuite le renversement logique de cet objet obscur en centre lumineux de la théorie. (de Certeau 1987 : 212-213)

La donnée primaire – le texte – subit un dérapage inévitable car elle devient « subsistance » de la théorie, de son processus de validation, d'accréditation, d'institutionnalisation. Le panoptique théorique ne peut que s'auto-dénoncer à son tour et s'« ouvrir » à la transcendance, transcendance qui concerne aussi bien les formes multistables adoptées par la théorie dans sa constitution, que la dépendance de cette même théorie vis-à-vis

d'autres théories faisant office de « techniques » internes. Si une théorie ne veut pas se présenter elle aussi comme une prison, elle doit d'abord se doter d'un laissez-passer qui lui permette de « vivre » aussi bien des jeux de langage qui la soutiennent en amont que de ceux qui, l'exploitant en aval, heureusement, la dépassent. Le plan d'immanence restrictif peut être la frontière de sa propre rhétorique d'acquisitions et de transmissions culturelles, sa propre manœuvre « heureuse », à condition de narrativiser ses propres conditions d'existence et, de la sorte, de permettre à l'interprète de la théorie une « déambulation critique » opportune (Latour 2001 : 74).

Il s'agit de passer d'une immanence subie (la pratique théorique se déplace dans le *non-lieu*¹⁹ d'héritages culturels hétérogènes) à une immanence élective ; le mouvement doit être perpétué jusqu'à ce qu'on puisse montrer le « dehors » et envisager une issue, son propre dépassement : « une théorie du récit serait indissociable de toute théorie des pratiques » (de Certeau 1987 : 218).

4.5 *Le « kairos » de la théorie : une vision stéréoscopique*

La projection structurale (homologies, transpositions figurales, modélisations, etc.) représente la négociation d'une transcendance par rapport à un enracinement. De même que l'on a problématisé la dénotation, par une désontologisation de la référence la réduisant à un plan de renvois intersémantiques, il resterait encore à problématiser l'exemplification, pour laquelle les organisations structurales ne peuvent être envisagées comme indépendantes – ce qui conduirait à une sorte d'« idéalisme » programmatique –, mais comme sujettes à un enracinement immanent duquel on cherche à se détacher pour des fins projectives. Parler d'un « objet interne » de la théorie est tout aussi illusoire que de penser pouvoir trouver dans le paramètre externe de la référence une démonstration explicative. Il y a en revanche un *kairos* de la théorie qui résout la dialectique entre l'immanence exemplificative et la transcendance projective de manière compétitive par rapport à d'autres modélisations plus « puissantes ».

Dès lors, il faudrait rappeler que le repérage d'homologies entre des domaines différents constitue l'enjeu d'une pratique interprétative relevant d'une écologie sémiotique (*émique*), sans pour autant prétendre réifier une immanence (*étique*) qui mettrait sur le même plan des modèles internes à la théorie et des modélisations des objets examinés. La distinction entre la reconstruction métalinguistique de la théorie et la modélisation d'une sémiotique-objet se traduit dans l'opposition entre l'immanence régulatrice de la description et l'ouverture configurationnelle constitutive de l'identité ou de la pratique culturelle décrites. La théorie peut naturellement s'auto-imposer des plans d'immanence, mais sans toutefois

projeter l'unification du plan descriptif sur les textes, les objets, les pratiques, les stratégies, les formes de vie investigués.

Figurer le sens signifie essayer de toujours le transposer, de l'enraciner ailleurs, bien que les traces de la projection de l'immanence soient en quelque sorte toujours présentes. Mais pas seulement : dans une perspective archéologique, toute exemplification immanente de la théorie – les modèles métalinguistiques – présente les traces des projections précédentes, où l'on peut encore repérer une articulation, sinon une déchirure irrésolue, entre la « voix » énonciative et la « concertation » d'une série de positions théoriques qui partagent une même épistémè. Finalement, la problématisation de l'objet de recherche s'avère être la projection de sa propre suspension entre immanence et transcendance.

Des distinctions telles que celles entre analyse générale et analyse particulière, ou entre approche *étiquette* et approche *émique*, ne doivent pas être considérées comme des oppositions, mais comme base nécessaire à une vision « stéréoscopique », propre à une caractérisation contrastive. Celle-ci doit en effet articuler un point de vue voué à un comparatisme absolu, motivé par le rôle des formes de médiations sémiotiques, avec le point de vue d'un comparatisme « impliqué », visant à caractériser le couplage avec un environnement sémiotique spécifique.

Au demeurant, l'idée de Pike de poursuivre un programme de connaissance « tridimensionnelle » des pratiques linguistiques dans leur interconnexion réciproque répond précisément à une recherche sémiotique qui ne récuise pas la théorie immanentiste, mais qui en tempère les ambitions, en la déclinant dans un cadre de pertinences multiples (configuration, langage, environnement). Enfin, un paradigme écologique peut estimer saisir la résilience des différentes gestions du sens dans l'équilibre difficile entre les opérations immanentes et les individuations transcendantes des valeurs identitaires.

Notes

- 1 On peut affirmer que « le principe différentiel de la sémantique structurale, [si] on l'applique fermement, contredit l'immanentisme » (RASTIER 1994: 329).
- 2 Le plan de référence interne du métalangage (immanentisme configurationnel) est représenté par ladite sémiotique-objet que l'on voudrait faire coïncider avec l'objet empirique découlant du même modèle génératif de la théorie (immanentisme grammatical ou de médiation), si bien que le même modèle présiderait aux deux paliers de l'investigation, le palier reconstructif et celui phénoménologique (immanentisme radical).
- 3 Nous proposons ici une distinction métalinguistique entre la *gestion* et l'*administration*. La première est tactique, la seconde est stratégique. L'administration s'exerce dans une juridiction en particulier. La gestion opère là où on trouve l'hétérogénéité des expériences et des exigences traductives entre les domaines sociaux.

- 4 Rappelons qu'on pense ici en termes d'une *synthèse* de l'hétérogénéité, suivant la leçon ricœurienne de *Temps et récit*.
- 5 Selon le principe goodmanien de l'*exemplification*, le texte ne subit pas une restriction sémantique par rapport à un monde de référence présumé (dénotation), mais il offre en revanche des « échantillons » d'organisation sémiotique qui enrichissent la construction de mondes de référence multiples. Un tableau exemplifie la « jalousie » en élargissant potentiellement l'élaboration culturelle de la passion indexée avec cette étiquette, et en permettant ainsi de distinguer des formes affectives afférentes à des *sémiosphères* différentes.
- 6 Pour autant que l'on puisse penser la théorie comme un « système clos », elle doit établir des distinctions internes à ses propres activités d'observation. « Construire » l'altérité envers laquelle on se confronte à partir de ses propres langages internes ne signifie pas la générer, c'est-à-dire présupposer un *continuisme* génératif entre la schématisation de son faire descriptif et l'action effective des systèmes culturels observés (cf. BASSO FOSSALI 2013).
- 7 L'activité théorique exerce un contrôle sur ses propres activités internes, mais pas sur les relations avec l'environnement dans lequel elle s'enracine.
- 8 La référence obligée est évidemment BARTHES (1980), sans que cela implique le fait de lui attribuer une responsabilité directe dans la revitalisation d'un impressionnisme critique.
- 9 On peut repérer des arguments similaires, avec une terminologie différente, chez UTAKER (2002: 286). Le concept de *survenance* (*supervenience*) est présent dans la sémiotique tensive, mais il est ici utilisé selon l'acception de la philosophie de l'esprit (cf. JAEGWON KIM 1993).
- 10 La proximité entre la problématique de l'immanence et la théorie des systèmes fermés est patente. On peut en trouver des traces chez RASTIER (1994) et chez ZINNA (2008: 11), bien qu'à partir de perspectives différentes: « l'imprévu est tout ce qui oblige à reprogrammer l'action signifiante à des différents niveaux de profondeur, en fonction des changements survenus [...] Si l'action répondant à l'imprévu peut être encore considérée comme étant pourvue de sens, c'est parce que la reprogrammation énonciative est la réponse immanente à l'imprévisibilité des événements en situation ». Cependant, la connaissance ne peut pas être réduite aux médiations sémiotiques: elle implique en effet la conscience, acquise par une observation de second ordre, que même le système observateur dépend de facteurs de contingence. La comparaison avec l'indétermination peut suivre ensuite la voie de l'harmonisation – qui ne prévoit pas de restructurations profondes du système, mais plutôt des articulations avec des sollicitations hétéronomes – jusqu'à l'acceptation éventuelle de l'*interpénétration* avec les autres systèmes. En outre, ce qui est en jeu, c'est précisément l'hétérogénéité des ressources sémiotiques, avec la multiplication conséquente des jeux qui peuvent « élaborer » et valoriser l'imprévu. En dernier lieu, on souligne le fait que les médiations sémiotiques ne peuvent pas non plus être réduites à des jeux à états finis, c'est-à-dire avec un nombre de combinaisons épuisable et gérable par un automate. La résilience des systèmes ne suit pas le chemin de l'optimisation des modèles, mais celui de leur complexification et différenciation.
- 11 Faute d'espace, nous ne pouvons pas rappeler ici les principes fondamentaux de la théorie de GOODMAN (1968). Celle-ci a largement été reprise et discutée ces dernières années, et ce même en sémiotique.
- 12 Pour l'opposition entre *expérience* et *existence*, nous renvoyons à FONTANILLE (2003). En simplifiant, le plan de l'existence favorise la détermination identitaire à travers une élaboration encyclopédique, tandis que le plan de l'expérience dépend de l'articulation sensible; tous deux exercent leur propre force régulatrice à l'égard de la signification, si bien que ces forces doivent s'articuler l'une avec l'autre.
- 13 Ceci explique pourquoi on a parlé d'une vocation « diabolique » de la sémiotique (§ 2.2).

- 14 Il y a ici une référence à GENINASCA (1997) qui distingue trois types de saisies du sens: molaire (référentielle et encyclopédique), sémantique (discursive), impressive (contingente et sensibilisée aux matériaux sémiologiques mobilisés, susceptible de promouvoir une réinitialisation de la signification).
- 15 Le terme doit s'entendre ici au sens de Ricœur, pour qui l'appropriation se placerait à la fin d'arc herméneutique en tant que passage garantissant l'introjection des formes sémiotiques.
- 16 La tenue de l'organisation symbolique d'une culture renvoie davantage, chez Geertz, au *musément* de Peirce qu'à une vision macrotextuelle.
- 17 On ne peut que remarquer l'influence de la vision émique sur l'évolution de la linguistique et de la sémiotique, qu'il s'agisse d'une connexion directe ou indirecte. On pense à la juxtaposition de la notion de *ressource* avec celle de *fonction* (HALLIDAY 1978), ou à la fortune croissante de la réflexion *épisémiotique* à côté de celle *métalinguistique* (KLINKENBERG 1996: 273-80).
- 18 La tradition de Sapir, parfaitement incarnée par Pike, en appelait à la reconnaissance de l'impact inéluctable des médiations linguistiques sur la culture en affirmant qu'il n'y a pas d'activité discursive qui ne comporte pas d'aspects polysémiotiques. Pike, quant à lui, soulignait vigoureusement qu'« il faut une théorie du langage qui ne soit en discontinuité avec une théorie des autres phases de l'activité humaine » (PIKE 1967: 40).
- 19 DE CERTEAU (1987: 216) même parle à ce propos de « pratique de non-lieu ».

Bibliographie

BARTHES, ROLAND

(1980) *La chambre claire*, Paris, Gallimard-Seuil.

BASSO FOSSALI, PIERLUIGI

(2009) *La tenuta del senso. Per una semiotica della percezione*, Rome, Aracne.

(2011) « Organisation et politique des valorisations. Petite réflexion autour de l'écologie de la communication », *Communication & Organisation*, vol. 39, p. 73-93.

(2012) « Possibilisation, disproportion, interpénétration: trois perspectives pour enquêter sur la productivité de la notion de forme de vie en sémiotique », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, vol. 115, p. 1-44.

(2013) « Réflexivité critique et modélisation. Enquêtes sémiotiques sur les rôles du métalangage dans l'activité théorique en sciences humaines », *Signata*, n°4, Liège.

(2014) « Il fatto linguistico, l'identità culturale dei segni, l'incidenza paradigmatica: tensioni interne al modello saussuriano », in P. Fabbri (éd.), *Saussure: a futura memoria*, Rome, Aracne.

CERTEAU, MICHEL (DE)

[1987] *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Paris, Gallimard, nouv. éd. revue et augmentée, 2016.

COQUET, JEAN-CLAUDE

(2007) *Phusis et Logos. Une phénoménologie du langage*, Paris, PUV.

FONTANILLE, JACQUES

(2003) « Paesaggio, esperienza ed esistenza », *Semiotiche*, n° 1.

(2008) *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF.

- GEERTZ, CLIFFORD
(1973) *The Interpretation of Culture*, New-York, Basic Books.
- GENETTE, GÉRARD
(1994) *L'Œuvre de l'art. Immanence et transcendance*, Paris, Seuil.
- GENINASCA, JACQUES
(1997) *La parole littéraire*, Paris, PUF.
- GREIMAS, ALGIRDAS JULIEN
(1980) « Notes sur le métalangage », *Actes sémiotiques – Bulletin*, n° 13.
- GREIMAS, A. J. ET FONTANILLE, J.
(1991) *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil.
- HABERMAS, JÜRGEN
[1983] *Moralbewusstsein und kommunikatives Handeln*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag ; trad. fr. *Morale et communication. Conscience morale et activité communicationnelle*, Paris, Champs-Flammarion, 1986.
- HALLIDAY, MICHAEL ALEXANDER KIRKWOOD
(1978) *Language as social semiotics. The social interpretation of language and meaning*, Londres, Arnold.
- KIM, JAEGWON
(1993) *Supervenience and Mind*, Cambridge, Cambridge University Press.
- KLINKENBERG, JEAN-MARIE
[1996] *Précis de sémiotique générale*, Paris, Seuil, 2000.
- LATOUR, BRUNO
(2001) *L'espoir de Pandore. Pour une version réaliste de l'activité scientifique*, Paris, La Découverte.
- LÉVI-STRAUSS, CLAUDE
(1983) « Structuralisme et écologie », *Le regard éloigné*, Paris, Plon, p. 143-66.
- LUHMANN, NIKLAS
[1984] *Soziale Systeme: Grundriss einer allgemeinen Theorie*, Francfort, Suhrkamp ; trad. fr. *Systèmes sociaux. Esquisse d'une théorie générale*, Laval, Presses Universitaires de l'Université de Laval, 2011.
- PIKE, KENNETH LEE
(1967) *Language in relation to a unified theory of the structure of human behaviour*, La Haye – Paris, Mouton.
- RASTIER, FRANÇOIS
(1994) « La lettre et l'interprète. Sur l'immanentisme en sémantique », *Cahiers de Linguistique Française*, n° 15, p. 325-335.
- RICCEUR, PAUL
(1985) *Temps et récit. Tomes I-III*, Paris, Seuil.
- UTAKER, ARILD
(2002) *Une philosophie du langage. Une archéologie saussurienne*, Paris, PUF.
- ZINNA, ALESSANDRO
(2008) « Il primato dell'immanenza nella semiotica strutturale », *E/C*, disponible sur : <http://www.ec-aiss.it/pdf_contributi/zinna_16_7_08.pdf>.